

l'Action

LE NUMERO : CINQ SOUS
PAR AN : DEUX DOLLARS

Tombé dessus! Ecrasas lous! (CYRANO)

DIRECTEUR :
JULES FOURNIER

MONTRÉAL
323, Rue SAINT-DENIS, 323
Téléphone : Est 1978

SON CAUCHEMAR



“SIR LOMER” ET LES ELECTIONS PROVINCIALES.

Bon Voyage !

Notre distingué député de Saint-Jacques au parlement de Québec, M. Célestin Robillard, dont on sait la forte culture classique, me rappelait encore tout dernièrement que, depuis Horace, c'est l'usage, entre gens bien élevés, et plus précisément entre gens de lettres, de faire des souhaits à un ami qui part pour voyage. Et sur ce propos il me citait, de mémoire, la magnifique ode *Au navire*, que tout le monde connaît :

*Sic fratres Helenae, lucida sidera,
Sic te diva potens Cypri (1),
etc.*

Pour tout l'or du monde je ne voudrais faire de la peine à M. Olivar Asselin, qui nous quittera ces jours-ci même pour l'Europe, en le classant dans la catégorie des gens de lettres; il fait dans les immeubles et vend des terrains, très avantageusement situés sur le Plateau Bon-Air. Mais enfin, doué de quelque esprit, notre ami n'écrit pas plus mal que plusieurs académiciens de France, — sans compter ceux du docteur Choquette! — ; puis, il possède sa grammaire tout autant qu'eux.

En outre, quoi qu'il ait déjà gratifié d'une giffla la protubérance buccale d'Alexandre Taschereau, je me plais à reconnaître en lui un honnête homme, que je ne craindrais pas de rencontrer à deux heures du matin au carrefour des rues Saint-Paul et Saint-Sulpice. Voilà donc deux raisons de lui souhaiter, à la façon de Louis Lapointe, *faustam navigationem*.

Vous visiterez tout d'abord, cher ami, les Iles Britanniques, la patrie du “Wine, women and graft.”

Ne vous y inquiétez pas trop des choses de l'industrie et du commerce: vous pourriez employer votre temps d'une manière plus profitable pour vous et vos concitoyens.

En Irlande, par exemple, essayez de découvrir, pour nous le rapporter, le germe de ce fameux typhus qui, jadis, décima tant de “bas-de-soie”. Avec cette boîte de Pandore en leur possession, les Canadiens-Français pourraient peut-être enfin tenir en respect les protégés de saint Patrick.

En Ecosse, procurez-vous les dernières marques de l'Old Scotch Whisky, afin de renouve-

Au Café Saint-Gabriel, entre deux bouchées de roastbeef.
—Ce Paul Morin, dont on parle tant, qui est-ce donc?
—Mais c'est un ancien étudiant de Laval!

ler les caves de la Presse et du parlement de Québec.

Après cela vous gagnerez le continent. Il ne serait ni poli ni charitable de paraître étonné de ce que vous y verrez: que voulez-vous? ces gens-là sont moins civilisés que nous, ce n'est pas leur faute.

En France, tout d'abord.

Plin écrivait autrefois: “C'est à Athènes que vous allez, respectez les dieux.” Souffrez que je vous dise: “C'est à Paris que vous allez, respectez la langue française.”

Quand vous projetterez de vous rendre à l'Elysée pour y saluer le président Fallières, ne faites pas comme D.-A. Lafortune, qui, dans les mêmes circonstances, demandait “une voiture de charretier”: à tout coup on lui envoyait un tombereau.

En descendant à l'hôtel, surtout, gardez-vous bien de demander “une chambre garnie”. C'est là une expression canadienne. En France, la garniture, ça serait... disons une presse. Vous me comprenez? Or, le neuvième commandement...

Puis vous irez en Italie. Là, chose assez étrange, vous verrez la copie de presque tous nos monuments. De Rome, par exemple, Michel-Ange vint étudier notre cathédrale de Montréal. Encore une fois que voulez-vous, ce sont des sauvages, ils ne connaissent pas mieux.—Vous verrez peut-être le pape: remarquez comme il a l'air humble, à côté de Monseigneur Fallon... C'est, disent les Irlandais, parce qu'il ne sait pas le foot-ball aussi bien que l'évêque de London.

En Espagne, veuillez donc vous informer de Carmen; on nous en fait voir de toutes les couleurs, ici, à l'Opéra.

A Athènes, n'y a-t-il que des restaurants grecs? En tout cas, vous y dégusterez un *Sundae-cup* à mon intention, tout en prenant des nouvelles de ce cher Démosthène, dont je n'ai pas entendu parler depuis mon temps de collège.

Ah! j'oubliais: quand vous serez à Paris, veuillez saluer, pour moi, mon illustre patron de l'Institut.

PIERRE BOURGET,
de l'Académie du docteur Choquette.

(1) Les lecteurs sont priés d'excuser le latin: ça n'est pas un péché d'habitude à l'Action.

C'est un garçon qui “on” connaît très bien! Ici, Gonzalve, qui n'avait pas encore dit un mot de tout le repas, prit la parole:
—C'est bien scandalisant! Il y a des garçons qu'on connaît qui ont de l'esprit, maintenant!

M. Gouin pêche “la p'tite parchaude” !...

Ce bon monsieur Gouin!

Nous l'avons vu, tout dernièrement, pêcher la morue,—à moins que ce ne fût le maquereau,—sur les eaux paisibles du Saut-aux-Cochons. Nous l'allons retrouver aujourd'hui sur le Saut-à-la-Puce, en compagnie de gens aussi distingués, aussi raffinés, aussi intellectuels, que ses compagnons de l'autre fois, soient:

Médéric Martin, M.P.; Jérémie Décarie, M.P.P.; le major Boyer, M.P.; M^{re} D.-A. Lafortune, M.P., dont l'air chevaleresque a, paraît-il, enflammé le cœur de la princesse Patricia,—vieux chagard, va!—et Paul Loti de l'Académie du Dr Choquette.

Pourquoi monsieur Gouin passe-t-il ses vacances avec de si joyeux types plutôt qu'avec des juristes, des économistes, ou des financiers?

Voilà une question que seul me ferait un imbécile.

Après une session parlementaire, notre premier-ministre sent le besoin de se reposer, de se dilater la rate. Or, comme l'a si justement dit, naguère, M. Michel Campeau, “le sage se sert des fous (1) pour réaliser ses fins.” Ce qu'il faut donc à Sir Lomer, pendant la canicule, ce ne sont pas de vieux barbans, des saules pleureurs, mais des gaillards folichons, remplis de bonnes farces,—de *jokes*, comme disent si joliment nos débutantes,—et qui le fassent rire aux larmes.

Ce matin-là, pour en venir à mon histoire, nous nous étions transportés sur le Saut-à-la-Puce, afin d'y pêcher la p'tite parchaude.

Ah! mes amis, quel bon poisson que la p'tite parchaude du Saut-à-la-Puce! Elle est réputée jusqu'au Congo belge, où, malheureusement, on ne la reçoit pas toujours fraîche, si nous en croyons l'enseignement donné aux Hautes Etudes Commerciales.

Nous espérions faire une bonne pêche; mais les pêches se suivent et ne se ressemblent pas. Cette fois, de toute la journée nous ne primes pas le plus petit poisson. Pour quelle cause? Naturellement nous ne le saurons jamais. Cependant, comme notre ministre de l'Agriculture, Monsieur Jules Allard, était passé par là la veille en tournée d'inspection, nous pensâmes, d'un commun accord, qu'il avait dû prendre un bain dans le Saut-à-la-Puce.

En soi, la pêche, c'était secondaire, pourvu qu'il y eût du plaisir.

Par bonheur, aucun de nous ne manquait d'esprit; le délicat intellect du major Boyer, surtout, est bien connu. Ça devait être un vrai charme de nous voir rire.

Avec cela, Médéric Martin fournissait les cigares—va sans dire; il y en avait tant et tant que nous ne les fumions qu'à moitié, chantant en chœur, sur l'air de *Mamselle Pervenche*:

Ah! que c'est bon
Un bon
Cigar
De Médéric
Martin!

La rime n'était pas riche, mais le rythme était suffisant.

Eh bien! voyez ce que c'est que la gratitude humaine

Sir Lomer Gouin trouva là un beau sujet de plaisanteries. Ce pauvre Médéric, il vous le déshabilla salement. Il y a toujours un bout'e!

MADAME SARAH BERNHARDT ET M. GRAHAM

Qu'est-ce que Madame Sarah Bernhardt a donc fait à M. Graham?

Samedi dernier, 30 décembre, le *Star* de Montréal, dans sa chronique parisienne (*Our Paris letter*), donnait le texte d'une lettre adressée par la célèbre tragédienne à M. Gaston Calmette, directeur du *Figaro*, pour démentir le bruit de son prochain mariage.

Ce qui était réellement dit dans cette lettre, telle que publiée d'abord par le *Figaro*, c'est ce que nous serions bien empêché de dire par la reproduction qu'en donnait le journal de M. Graham. Mais peut-être le lecteur de l'Action sera-t-il plus perspicace: voici dans toute sa beauté la pièce en question; nous n'y changeons pas une virgule:

“Moncher Calmette—Voulez vous accorder L'HOSPITABLE a ces LIQUES? Je demens avec energie tous les TRUITS qui cherchent a saffirmer a propos de mon MARRAGE, PRODRAIN ou lointain. Je suis mere, AIULE et bisaieule, trois LITRES dont je suis heureuse et fiere et qui me dispensent de tous commentaires.
“Merci de tout coeur, Sarah Bernhardt.”

Où ou non, se serait-on douté que Madame Sarah Bernhardt pût écrire aussi parfaitement le *parisian french*?

Mais l'éminent député de Sainte-Marie a des lettres! On ne fréquente pas sans profit les clubs Letellier, L.-O. David, Geoffrion (Victor), et tutti quanti.

—Un jour, commença-t-il, je faisais la chasse aux lièvres, non loin d'ici, en arrière de Beauport, en compagnie de Sir Lomer Gouin et du père Cardin, notre collègue de Richelieu. Le gibier était rare et nos chiens folâtraient de côtés et d'autres.

Connaissez-vous, messieurs, le chien de notre premier-ministre? C'est une sale bête, s'il y en a une: un épagneul bas sur pattes, avec un sabot à la place de la tête. Et paresseux, et lâche! Vraiment, je ne puis comprendre pourquoi M. Gouin a payé \$25 son vilain chien, qu'il appelle familièrement *Cumulard*. C'est là un de ces caprices inexplicables chez les grands hommes.

Cependant, messieurs, vous avez pu juger, par tous les exploits qu'il nous en a racontés aujourd'hui, combien Sir Lomer est orgueilleux de son chien.

(De fait, il nous avait dit de *Cumulard* des choses fantastiques.)

—Or, continua Médéric, nous battions la *commune* vainement depuis une heure, lorsque Gouin s'aperçut que son chien, parti à la découverte, ne revenait plus.

Grande inquiétude. Tout à coup, voici Cyrille Delège, orateur de la Chambre et député de Beauport, qui débouche d'un bosquet, le fusil au poing.

—Hello, Delège! As-tu vu mon chien? lui crie Gouin.

—Un épagneul?
—Oui.
—Avec une tache blanche sur le cou?
—Oui.
—La queue coupée?
—Oui.
—Eh bien! Je ne l'ai pas vu!
—!!!

En compagnie de Delège, nous partîmes tous à la recherche de *Cumulard*.

Gouin se désolait...

—Hé! Letourneau! Viens ici. Sir Lomer venait d'apercevoir le député de Québec, en train d'examiner ses betteraves dans son jardin.

—As-tu vu mon chien?
—Cumulard?
—Oui.
—Je l'ai aperçu, il y a quelques instants, en course avec un lièvre...
—Puis?...
—Votre chien avait un peu d'avance sur le lièvre, mais pas beaucoup!!!...

Pendant toute cette histoire, Sir Lomer Gouin rageait: il était mille fois plus rouge que le soir de sa défaite dans Saint-Jacques. Son orgueil était, comme on dit, profondément blessé.

Une heure après, je l'entendais murmurer: “Maudit Médéric, je vais te les faire rentrer, tes cigares, et par le bon bout, encore!”
PAUL LOTI.

de l'Académie du docteur Choquette.

(1) NOTE POUR LE JUGE LANCTOT.
—Fou n'est pas pris ici dans le sens médico-légal



Il y a dix-neuf cent douze ans aujourd'hui, à l'heure même où nous écrivons ces lignes, que les trois rois mages, Melchior, Gaspard et Balthazar, apportèrent à l'Enfant-Jésus l'or, l'encens et la myrrhe. C'était, dans ce temps-là, les objets les plus précieux que l'on pût trouver. Depuis, le monde a marché. En même temps que la douceur des moeurs, la piété, la charité, apportées sur la terre par le Christ, on a vu parmi les hommes s'opérer bien d'autres merveilles. Le progrès matériel a suivi le progrès moral, si même parfois il ne l'a devancé. Nulle part, on peut le dire sans crainte, nulle part cependant il n'a été plus rapide et plus étonnant que dans l'art de l'ameublement. Cette proposition nous paraît si peu discutabile que nous n'y insistons même pas. Il ne se trouvera pour en douter que les très rares personnes qui n'ont jamais vu l'incomparable assortiment de la maison N.-G. Valiquette, 477-Est rue Sainte-Catherine; téléphone: Est 4182.

N.-B.—Ne pas oublier que Valiquette offre à tous ses clients, durant le mois de janvier, le libéral escompte de 20 p.c.

“L'AME FRANÇAISE”
Compte-rendu de la conférence de M. LeBraz à l'Alliance Française, par ROBERT MONVAL

Cependant que le petit vendeur répète:
—Pas besoin de chocolats?

L'ordre du jour-modèle est très long. Il ne contient, il est vrai, que des avis de pro-

pas un de nos députés-modèles?
—Si, mais je prépare aussi mon baccalauréat.

PAUL LOTI,
de l'Académie du Docteur Choquette

NOUS n'irons pas, pour notre part, jusqu'à insinuer, avec la Patrie de ce temps-là, que M. Lavallée et ses amis étaient des voleurs. Mais il n'y a pas que le vol qui soit

SUR UN LIVRE NOUVEAU

"LE PAON D'EMAIL", PAR M. PAUL MORIN, 1 VOL. IN-18, 1911, CHEZ LEMERRE.

Date lilia...

Madame la Comtesse Mathieu de Noailles a permis que son nom fût inscrit au seuil de ce livre. C'est un éloge indirect, mais réel: le Canadien-Français a touché le cœur et l'esprit de la grande poétesse.

Après elle, et pour des raisons plus intimes, plus profondes, c'est en tremblant d'émotion que nous avons ouvert le livre de M. Paul Morin. Au-dessus des syllabes chantantes, nous percevions le cri de notre jeunesse dévorée par le rêve et l'ardeur de vivre. Même, un moment, sous l'oppression accablante des souvenirs, nous restâmes la joue collée aux feuillettes tremblantes. Nous revivions le poème des heures mortes. C'était le temps où M. René Chopin apprenait à la jeunesse universitaire stupéfaite la façon dont les ours bayant de volupté savent... mourir, au pôle. C'était le temps où M. Guy Delahaye, avec une audace véritablement sacrilège, "pentaclait les arcanes de l'amour suprême" (*Voluptuosité mystique*) et où Claude Hélian lisait, à Turc secoué de rire, les vers de Gingras: *Mastai, Mastai, beau vieillard!*

Dans l'ordre politique, M. Bourassa commençait avec sa clarté et pénétrante raison à détruire la blagologie "libérale"; la cellule d'Asselin se transformait en chapelle ardente et M. Jules Fournier avait déjà dans les doigts ses *Souvenirs de prison*. Époque fertile en miracles!

Mais c'est peu d'être ému, encore faut-il essayer de donner les motifs de son émotion. J'ai le regret de savoir que je m'y emploierai mal, et avec une main que n'a pas sanctifiée le baiser de la Muse. Publicain ébloui sous les portiques des temples, j'ai toujours suivi avec un oeil dilaté par la ferveur les hommages rendus à la déesse, et, sur mes nerfs excités, laissé courir avec ivresse la chanson des rossignols divins. C'est à ce titre seulement que ces lignes vont être écrites. Ne cherchez pas la critique; trouvez l'homme.

M. Paul Morin a désiré construire un autel au Paon, car, si ce royal méconnu fut aimé jadis des cités, des dieux, des saints et des rois, son culte a fléchi depuis que ces grandes et belles choses ont été détronées par les infâmes iconoclastes. Louons-le de ces vers qui marquent son désir de résurrection... "paonesque":

*A la gloire du Paon, sphynx orgueilleux et pur,
Je veux entrelacer, aux pages de mon livre,
A la cursive d'or l'onciale d'azur.*

Et puis, il s'en va le chercher partout à travers les *Marbres* et les *Feuillages*, l'Italie, la Grèce, la France. Il s'arrêtera au bord de la patrie canadienne, pour y entonner un de ses plus beaux chants, où la raison, le patriotisme et l'harmonie forment un choeur infiniment délectable.

Je l'ai calomnié un peu, car sa course ne sera pas aussi précise, et fixé d'avance son itinéraire. Nous le voyons à Haarlem, Bruges, Quimper. Piéton idéal, il s'avance sur les routes d'Orient. Il ira en Perse, mais la Perse est beaucoup moins intéressante depuis que *Persan* est mort. Heureusement, il y a "Shéhérazade aux bras cerclés d'or"... Comment pourrait-il ne pas faire halte à Damas? C'est le pays d'Haroun-al-Raschid et d'Aladdin. Et ce "nocturne bulbul", comme je le mangerais à sa place!

*Ouvre la porte secrète et basse,
Tendre maison de thé du Yeddo.*

Le poète fatigué veut ranimer ses forces abattues; il est las d'avoir trop longtemps respiré la fleur du lotus. — La terre fond sous ses pieds: Constantinople lui tend les bras. Il rêve dans la nuit turque et la grande âme orientale, voilée, mystérieuse, monte, le baigne, depuis que le rayon d'or s'est éteint sur la spirale des minarets. Dans le rappel des ombres évoquées, distingue-t-il ce que fut l'âme jadis d'un *Turc* qu'il a connu? De la Chine, il aura cru entendre la plaintive amoureuse de quelque mandarin éperdu? Erreur: c'était le Paon qui gémissait sur l'infidélité de la femelle. Là aussi l'éternel féminin accuse sa faiblesse, et le justicier, c'est le Paon: l'air est déchiré de ses clameurs.

Le poète varie son rythme; il le colore aux choses. Tous les horizons lointains se sont reflétés en lui et l'arc-en-ciel même n'est pas absent.

Nous le retrouvons en Espagne. C'est un instant d'évocation historique: les chevaliers, les paladins, le Cid Campeador, le roi Philippe, de Véga, Hernani, tombent dans son rêve, au bout duquel émergent Tolède et Valladolid.

L'invocation à la déesse amie du Paon précède une sorte d'exaltation enivrée en présence de la nature: mélange des dieux et des choses qui, dans l'âme grecque, mariaient leur seraine immortalité.

O moite embrasement de ce jour de juillet!

Qui ne l'a éprouvé, cet embrasement, et n'a rendu grâce à Juillet d'être à la fois si cruel et si triomphant! Je sais quelqu'un qui, sur le quai des Esclavons, à Venise, s'enivrait de la chute magnifique des vaisseaux ivres que son regard dansant conduisait à la mort. Existait-il, en effet, un endroit plus pathétique au monde, où un cerveau brûlé puisse accepter en gémissant les fatalités de son origine, de son sol et jusqu'à celles — grotesque ironie — de son estomac? Vous étiez belles, illusions mourantes qui sur des caravelles d'or vous enfuyiez vers la lagune sans fin! C'était l'embarquement pour l'île de la Nuit, sous un ciel somptueux. Mais pas avant d'avoir goûté la carresse des grandes ombres romantiques, senti se traîner le long de ses veines les mains

avidées de George Sand, cependant que Don Juan-Byron, au balcon de Mocenigo, lançait sur le Moi en délire le dard de ses flèches empoisonnées.

O moite embrasement de ce jour de Juillet!

Quelques pointes de paganisme léger et tout littéraire affleurent. Elles portent Amphitrite "émergeant des eaux", "Apollon, impassible beauté", Pallas "au casque d'airain", prêtresses, corybantes et Pan à la syrinx agreste. Permettez que j'écoute ces cris devant le spectacle innombrable des choses.

Nature, ce matin, vous m'avez fait du mal.

*Les cieux étaient si clairs, si lumineux, si froids,
L'étang si noir, les bois si dorés, que je crois
Avoir senti mon âme, éblouie et mourante,
Frémir comme frémir un ardent corybante
Quand au son alterné des cymbales d'airain
Il suit d'un pied dansant l'Agile Riverain.*

*Tout était pourpre, feu, bruissement, éclat,
L'air avait le velours bleuâtre du muscat,
Le ciel que je voyais était l'azur hellène,
Chaque tertre semblait un autel à Silène,
J'entendais la syrinx sanglotante de Pan,
Les pleurs d'un rossignol, le cri rauque d'un paon...*

*Matin délicieux, matin mythologique,
Le bois entier était une Hellade magique!
Et ce n'était pas moi, dans votre empire bleu,
Qui dansait en chantant, c'était un jeune dieu.*

Je vous invite à regarder le sang riche qui inonde ce jeune dieu. Son printemps est un hymne aux puissances de la vie. Il a des ailes, et de sa lèvre goulument friande coule le jus de la chaude mélisse: sa dent nacrée mord dans le cytise. Est-ce Marsyas, ou bien plutôt quelque fils des hommes arraché de son temps par le rêve millénaire? Homère et Virgile nous l'ont donc ravi. Le voilà qui apparaît le front ceint de lavande. Il parle, il va parler.

*Je veux l'aigre roseau, la syrinx et la lyre
Des bergers d'autrefois
Pour te louer, moqueur sylvain qui fais sourire
Et rêver à la fois...*

*Et si malgré mes dons de câpres et d'olives
Tu restes dans les bois,
J'irai jusqu'aux forêts de ces nymphes furtives,
Qui s'enfuient à ma voix;*

*Et là, sous les pins noirs, ô chèvre-pied rapide,
Dans les sombres halliers,
Je chercherai tes pas jusqu'au ruisseau limpide
Où boivent mes bœliers.*

*Les grives et les geais, les mille êtres agrestes
Des champs et du rucher
Les frelons stridulants et les abeilles prestes
Dans les fleurs du pêcher,*

*De l'ensemble innombrable et doux de leurs
[chants frères
Font un bruit endormeur.
Je crois que la grenade a de petites ailes
A son âme de fleur!*

*La voix tentatrice se taira-t-elle jamais?
O violent jardin, guerrier cruel et tendre,
Que vous êtes troublant!
Bientôt vous aurez fait ma languueur inquiète,
Vous brûlerez mes sens,
Je serai l'ardente cassolette
Où s'embrase l'encens.*

*Je vois trembler l'odeur adorable des choses
Dans l'éther alourdi.
Ah! viens, je veux baiser tes mains aux paupres roses,
[vres roses,
Eblouissant midi!*

La fureur sacrée éclate. L'âme du désir va s'éteindre parce que tout ce qui est humain est court; recueillons-en les derniers échos.

*Soleil, sur votre autel, je promets de répandre
Le sang d'un bouquetin,
Je vous couronnerai de myrte et d'oléandre,
Dieu du pourpre matin!*

Jupiter, toujours olympien, assiste à ce joli rêve de bibliothèque écos.

Voici maintenant des *Epigrammes*. Ce genre, qui demande la brièveté, est vraiment charmant. On dirait ici sept médailles finement ciselées où une vie rare, de haute lutte, prise par le danger, le caprice esthétique, s'est fixée. Le dessin en est plutôt pur et d'aucuns s'amuseront au rythme qui s'approprie aux choses, s'y fond sans que le chatolement de leurs incertitudes n'embrume ce décor sobre et net. C'est de beaucoup la meilleure partie du livre, et réalisant une possession d'art qui la rapproche de la pièce finale.

La douce France sera le terme dernier de ce brillant vagabondage poétique. Comment un cœur français et de poète ne trouverait-il pas thème à chanter à travers ces

...paysages d'ardeur et de grâce latine?

Et si le Paon fut là honoré plus qu'en aucune terre du monde, on comprend que le poète se laisse aller aux vibrations reconnaissantes.

*Dans le Louvre du Roy, les paons rauquent
[d'ennui...*

J'aime à les imaginer pleurant sur la Joconde et des splendeurs qui ne sont plus. Au temps jadis. Pépin faisait tisser son manteau de plumes de paon. Ah! Pépin avait du goût. Et ses successeurs ont aimé le Paon. Saviez-vous que le roi Louis aimait à les voir sous ses yeux?

*Leurs longs manteaux de neige effleurant le gravier,
D'un vol lourd ses paons blancs soulèvent la poussière.*

Ce goût d'élégance n'allait pas sans d'autres élégances. Et c'est Versailles:

*O cruelle douceur du petit Trianon!
Royaume désolé, candide bergerie,
Avec quelle douleur rédit-elle ton nom,
Blonde folle meurtrie!*

Paul Morin, vous avez blasphémé! Retenez bien ce que je vais vous dire: si les reines ne sont pas plus "folles" que les autres femmes, et si les autres femmes sont aussi "folles" que les reines, pourquoi vous être associé à ceux qui toujours et seulement nomment "folles" ces dernières? Pauvre chère tête coupée de Marie-Antoinette, est-il un homme qui, en imagination, t'ait plus couvert de baisers que moi? Le mot "folle" que l'on écrit, même doucement, me fait protester. Trianon, c'est toi; Trianon, c'est Versailles, le témoin merveilleux et sacré d'une civilisation de rêve. J'absous tes folies; je les aime même.

Après un pèlerinage au pays de Cartier, c'est autour de Paris que le poète promène son adieu à la France. Il éparille sa pensée sur mille choses; son caprice nous vaut la variété des spectacles dans la douceur et la liberté des mots. Que ce soit le recueillement devant le Paon Mourant des Tuileries, ou la saine promenade avec la *Glaneuse* à travers champs, ou encore ce voyage autour de la chambre "canadienne" où ses livres dorment en l'attendant, et quelques souvenirs adossés sur la poussière des meubles, toujours la pensée s'exprime en aisance souriante et pleine de charme. Une pièce retient: on croit sentir que le cœur est entre les lignes, et chez le poète, quand le cœur se rencontre, quelle exquise chose!

M. Paul Morin aime les mots, il les caresse, il s'enthousiasme devant eux. Il pousse cet amour jusqu'à une sorte de passion frénétique. Partout dans ses vers le mot rare est cherché et trouvé. M. Morin triomphe et sa patience rit, s'amuse, semble à la veille de chanter. Pour exprimer son rêve et ses désirs d'horizons étrangers, de villes dont les pieds de marbre trempent dans la moire opaline des eaux frissonnantes, pour dire la gloire du Paon, si beau, si lumineux dans sa robe, il veut des mots nobles, il lui faut des syllabes pleines de musique. De tout temps les choses délicates et fines ont été mieux goûtées si on les caressait de lumière, de balbutiements légers et suaves. Ne plantons pas des épines vulgaires sur le dos des libellules, et que l'aiguille fixant la petite beauté devant nos yeux soit si imperceptible qu'elle paraisse à peine exister, et que, tout au bout, un grain d'or éclate, flamboie. Je salue ce grain d'or découvert, goûté, mordu.

Et pourtant, qui sait si nous n'aimons pas trop les mots, lui et nous? Il faudrait discuter cela un jour. Les mauvais exemples ne manquent pas: Gautier, Leconte de Lisle et tous ceux qui par-dessus tout ont attaché le plus grand prix à la forme. Chose certaine, M. Morin lui-même nous fournirait une preuve qu'il a raison contre nous et contre lui. Son livre se ferme sur la pièce où son art se simplifie dans une élégance de fort belle tournure. Les mots sont simples et vrais; ils jaillissent spontanément. Pour y penser, peut-être, il a fait ce que Boileau — ce sage théoricien — conseillait à Racine de faire difficilement, des vers faciles. Je commence à croire qu'en adoptant cette idée on ne se range pas du côté des notaires et des pions. Il ne s'agit pas, bien entendu, et les notaires et les pions n'y entendent rien, de faire du Racine, — ce serait terriblement exagéré, — mais de s'inspirer de la grande loi de discipline qui était à la base de son esthétique. La perfection, à coup sûr, serait de créer du beau soumis à la plus implacable des disciplines. Ouvrons l'histoire littéraire du monde: qu'est-ce qui demeure? Est-ce l'anarchie, les manifestations du moindre effort, je veux dire, celles qu'autorise la liberté dans l'art prêchée par les Hugo de tous les temps? Mille fois non! — Je ne veux pas avoir l'air d'être devenu un pédagogue, et je demande pardon à des lecteurs qui me connaissent jadis, si je leur apparaît aujourd'hui armé d'une férule. J'ai peur que le poète de Saint-Hilaire ne fronce le sourcil. Je ne vous renie pas, je ne renie rien, cher Saint-Hilaire-Delahaye, vous qui avez fait le plus beau vers de toute la littérature canadienne-française:

Les arbres furieux de si belle indolence.

Vous êtes poète là même où j'aimerais que vous seriez autre.

Nous tâchons de trouver une vérité qui serait plus pleine et, satisfaisant les expériences acquises, permettrait à l'avenir d'édifier sur le sol canadien la divine Merveille.

Il ne m'est pas besoin, pour conclure, d'affirmer que M. Paul Morin est un poète et un poète qui, à la dernière page de son livre, en laisse deviner un autre plus maître de son art. Il chantera désormais les bois et les lacs canadiens; il chantera "sa" montagne. Ouvrant les yeux, il n'aura qu'à vouloir accepter dans son cerveau d'artiste le reflet de ces magnificences: arbres géants, petits arbustes pâles, soleils en fête, mousse éternelle, et jusqu'à cet écureuil narquois, symbole de la mobilité humaine, insaisissable comme la Chimère elle-même. Peut-être qu'en faisant parmi les érables criblés des blessures du soleil sa promenade d'Olympio, il trouvera, par un jeu de feuillage et une imagination dont il faudra sentir tout le prix, les éures d'un souvenir de jeunesse échappé au désastre de la vie.

MARCEL DUGAS.
Paris, décembre 1911.

Sir Wilfrid Laurier parlera au Monument National, lundi prochain, devant l'Association de la Jeunesse Libérale. Ce sera sans doute une soirée remarquable et l'on peut compter que les politiciens de tout poil, Rouges comme Bleus et Bleus comme Rouges, y assisteront en foule. Montréal verra cependant, dans le même temps, quelques autres spectacles non moins dignes d'intérêt. C'est ainsi qu'on pourra applaudir au Théâtre-National, toute la semaine qui vient, la pièce éternellement jeune d'Alexandre Dumas fils, *La Dame aux Camélias*. D'avance, c'est par douzaines que les billets sont retenus, pour ainsi dire à chaque heure du jour, pour ces prochaines représentations. A tous les points de vue le chef-d'œuvre de Dumas va donc obtenir une fois de plus un très beau succès. On ne s'ennuiera pas, au Théâtre-National, durant la semaine du 8; c'est M. Gauvreau lui-même qui nous le promet. Et quand M. Gauvreau promet quelque chose...

Ainsi que l'Action annonçait samedi dernier, notre ami Bonneville, a décidé qu'à l'avenir les repas du Café Saint-Gabriel coûteront 35 cents au lieu de 25. Voici en quels termes, dans une lettre circulaire à ses nombreux clients, M. Bonneville exposait lui-même, à la date du 26 décembre dernier, les raisons de ce changement:


Vu l'augmentation constante dans les prix des vivres et aussi de la main-d'œuvre, et voulant continuer comme par le passé à donner satisfaction à ma nombreuse clientèle, je me vois forcé de vous demander une légère augmentation dans le prix de mes repas. Depuis plus d'un an, j'étais à peu près le seul restaurateur qui donnât un repas complet à 25 cents, et j'aurais bien voulu continuer de m'en tenir à ce prix, mais devant le résultat financier de ces derniers mois, résultat qui se chiffre par un déficit, j'ai été forcé d'en venir à cette décision. C'est pourquoi, à partir du 2 janvier 1912, le prix pour le diner et le souper, table d'hôte, sera de 35 cents. Soyez assurés que je m'efforcerai comme par le passé de vous donner satisfaction. — Espérant que vous me continuerez votre bienveillant encouragement, je demeure votre tout dévoué, — A. BONNEVILLE.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre de la part de gens intelligents, tous les clients de Bonneville ont admirablement compris ces raisons. La preuve, c'est que l'affluence a été aussi grande que jamais, ces jours passés, au Café Saint-Gabriel.

La nouvelle année s'est ouverte par une température bien désagréable. Où sont les jours de bon froid sec et sain qui faisaient, il n'y a pas encore si longtemps, notre joie, et encore plus notre santé? C'est à croire, depuis quelques années, que le climat canadien est complètement changé. Pour peu que cela continue, on verra augmenter chez nous, dans des proportions incroyables, les rhumes, les bronchites, les catarrhes et, par suite, ce fléau véritablement désolant, l'anémie, c'est-à-dire la faiblesse du sang, la débilité générale. Que de personnes, atteintes aujourd'hui de ce mal, en sont rendues à maudire l'existence, qui n'est plus pour elle qu'un fardeau! Elles pourraient cependant échapper à leurs souffrances et reprendre goût à la vie. La science a montré depuis longtemps qu'il existe un remède contre l'anémie, — le quinquina, — et que ce remède est souverain, surtout si on l'absorbe avec un liquide comme le porto, qui en facilite l'assimilation. De tous les portos au quinquina, il n'en est pas qui soit comparable — la chose est reconnue par tous les médecins sérieux — au *Wilson's Invalids' Port Wine*. Le *Wilson's Invalids'* ne rend pas la vie aux morts (il ne fait pas de miracles), mais il rend la santé aux personnes languissantes, il leur donne du sang, de la force et de la vie tant qu'il leur en faut! — En vente chez L.-A. Wilson & Cie, 87 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 2957.

Après le monsieur qui sous prétexte de vous souhaiter la bonne année vous érase les doigts; après le voleur qui vous dépouille, le député qui vous déshonore, le journaliste qui vous emplit... (pardon Rinfret!), le marchand de charbon qui vous vole, le ministre qui vous jette en prison, le médecin qui vous empoisonne, le barbier qui vous infecte de furoncles et l'Italien qui vous coupe la gorge, l'être le plus exécrationnel est certainement le marchand qui vous passe un couvre-chef inélegant. Il est vrai que ce dernier inconvénient n'est guère à craindre pour les clients d'Anatole Renaud, de l'Anatole's Hat Den, rue St-Laurent, à deux pas de la rue Craig.

N.-B. — Et quant à ceux de nos amis qui ne sont pas assez intelligents pour être les clients d'Anatole Renaud, eh bien là, franchement, nous nous en f...ons!



TENDERS FOR INDIAN SUPPLIES.
Sealed Tenders addressed to the undersigned and marked on the envelope "Tender for Indian Supplies", will be received at this Department up to noon on Monday, 15th January, 1912, for the delivery of Indian supplies during the fiscal year ending the 31st March 1913, duty paid at various points in Manitoba, Saskatchewan and Alberta.
Forms of tender containing full particulars may be had by applying to the undersigned. The lowest or any tender not necessarily accepted.
Newspapers inserting this advertisement without authority of the Department will not be paid.
J. D. McLEAN,
Asst. Deputy and Secretary.
Department of Indian Affairs,
Ottawa, Ont., 15th December, 1911.

EN BRETAGNE

Dans les champs fleuris de bruyère rose
Nous avons couru, par un matin clair.
Nous avons couru sans repos ni pause
Dans les chemins creux, au bord de la mer.
Dans les chemins fleuris de bruyère rose
Nous avons couru, par un matin clair.

Nous sommes entrés à l'auberge noire
Dont l'enseigne en fer grinçait dans le vent.
Joyeux, altérés, nous voulûmes boire
Dans les brocs d'étain aux reflets d'argent
Le cidre doré de l'auberge noire
Dont l'enseigne en fer grinçait dans le vent.
L'hôtesse était jeune et jolie et blonde,
—Jurons de velours et coiffe de lin,—

Elle bavardait, passant à la ronde
Les pichets pansus et le craquelin.
L'hôtesse était jeune et jolie et blonde,
—Jurons de velours et coiffe de lin.—

Nous dîmes: "Où donc sommes-nous, madame?
Nous sommes venus par grève et sentier.
La route nous perd, le vent nous affame,
Voyage en Bretagne est rude métier!"
Nous dîmes: "Où donc sommes-nous, madame?
Nous sommes venus par grève et sentier..."

Elle répondit: "Où vous êtes? dame!
Mais, à Limoilou, pays de Cartier!..."

PAUL MORIN.

Le Paon d'Email.

SCRIBE

Scribe laisse quantité de comédies avec ou sans couplets, la plupart fades et scandaleuses, et plusieurs ineptes absolument. Jamais auteur dramatique n'a été si populaire. A Paris, à Londres, à Milan, à Vienne, à Irkust, dans les capitales, dans les bourgades, partout où se parlent les langues d'Europe et où deux planches sont posées sur deux tréteaux, on joue du Scribe. Il ne faut aucun génie aux acteurs, aucune culture littéraire dans le public, point de machines, peu de costumes, et c'est vite avalé. Il a d'ailleurs une certaine invention scénique, vulgaire, mais parfois d'un mouvement assez vif. Sa vogue, après quarante ans, ne semble pas épuisée. Scribe était à la mesure du monde moderne, et le monde moderne est à la mesure de Scribe pour longtemps.

Il y a de grandes "libertés" dans son énorme bagage. Son principal talent, très-remarquable au temps de ses débuts, était de présenter et de faire accepter des situations "hardies". Il a si bien dompté la vergogne du parterre, que plus rien n'est hardi maintenant. Tout passe, suivant l'expression proverbiale, comme une lettre à la poste. Le dernier ouvrage du maître, représenté huit jours avant sa mort, a fait cependant une certaine petite sensation en ce genre. Il faut que ce soit fort! Quelques journaux se sont fâchés, non à cause de la "hardiesse", mais à cause, disent-ils, de l'odeur de corruption sénile, tout à fait désagréable.

Scribe a donné aussi des romans du même genre cru que ses pièces de théâtre, épais et répugnants, sans aucune verve, sans aucune langue. Les romans passaient comme les vaudevilles; les lecteurs en redemandaient.

Il est mort dans un fiacre, se croyant à peine indisposé, débarrassé des soucis de l'heure dernière; mais il aurait mieux choisi le moment s'il avait été consulté. Il y avait un grand procès en train qui prenait toute l'attention, et cet expert dramaturge a manqué son dernier effet de scène. Il est sorti au milieu du bruit, comme un figurant.

On l'a enterré à Saint-Roch, en gala, l'église de sa paroisse, dont il ignorait l'existence, ayant été jugée trop étroite pour contenir sa gloire. Il y avait foule, musique, places réservées pour les "dames artistes", quatre chevaux au corbillard, considérablement de fiacres à la queue, des ministres, des législateurs, des gens de la Cour, vingt députations, dont une des élèves du collège de Sainte-Barbe, lesquels mangeaient des cervelas et jetaient les peaux par les portières. C'est au collège de Sainte-Barbe que Scribe fut cultivé; c'est là qu'il prit ce beau français, cette belle morale, ce goût et cet art des "hardieses" qui l'ont placé si haut. "Erudimini", jeunes Barbistes!

Au cimetière, on l'a fusillé comme commandeur de la Légion d'honneur, et farci

Que ce soit M. Casgrain, M. Lavallée, M. George Marcil, le prochain maire de Montréal aura beaucoup à faire s'il veut résoudre le problème qui préoccupe au plus juste titre, en ce moment, tous les meilleurs esprits, — c'est à savoir la congestion urbaine. Ce n'est pas que les moyens manquent à l'homme qui voudra s'y attaquer sérieusement. Il existe à deux pas de Montréal des milles et des milles carrés de terrains encore vacants propres à faire d'excellents quartiers d'habitation, et il ne serait pas exagéré de dire que, de toutes les grandes villes modernes, la nôtre est certainement la mieux partagée à cet égard. Par malheur, il faut bien avouer qu'il est peu de villes aussi où la routine, le laisser-aller, l'incurie, aient jusqu'ici plus éclaté que dans notre administration municipale. L'élus du premier février, en admettant qu'il soit sincère dans ses projets, ne tardera pas d'en faire la dure expérience, s'il ne l'a faite déjà. Il est vrai aussi que s'il est réellement un homme énergique, il ne se laissera pas décourager par les obstacles. Quels qu'ils soient, il saura qu'ils ne sont pas insurmontables. Si cet élu est M. George Marcil, il ne sera d'ailleurs pas novice dans la lutte contre l'encombrement urbain. Depuis plusieurs années, c'est par milliers et par milliers que M. Marcil a vendu, aux alentours de Montréal, des terrains à bâtir où le citadin est assuré de trouver, loin du bruit et de la poussière du quartier commercial, le calme et le repos du grand air. C'est là, — vers ces nouveaux oasis, — que les Montréalais fatigués de la ville se dirigent aujourd'hui de préférence. Les mieux avisés se tournent vers Strathmore, où les terrains sont vastes, bien exposés, à deux pas d'un superbe lac et à la portée de tous les moyens de communication. L'air de Strathmore — particulièrement à Lake Breeze Terrace — est pur, clair et très sain. La situation de cette campagne est exceptionnelle et ceux qui l'habitent déjà vous diront que c'est un petit paradis terrestre. Vous pouvez vous ache-

de quatre discours: — Adieu Scribe! — Adieu, belle intelligence! — Que la terre te soit légère! — Repose en paix!

Il est question de ne graver sur sa tombe que son seul nom, "Eugène Scribe", comme qui dirait Turenne ou Bossuet.

La dernière pièce que j'ai vue de Scribe est un massif et hideux mélodrame intitulé: "Adrienne Lecouvreur". On y voit Maurice de Saxe, brûlant d'une passion aussi sincère que couronnée pour la comédienne Lecouvreur, personne distinguée par l'élévation de ses sentiments, franche, honnête, désintéressée, le modèle de toutes les vertus et de toutes les délicatesses. Cette noble fille est empoisonnée par une grande dame jalouse, une duchesse, ornée de tous les vices, y compris celui de femme légitime. La pièce se passe à faire écraser la grande dame infâme par la vertueuse comédienne, après quoi celle-ci expire sur la scène, du poison que la duchesse lui a versé. La bonne société vient encore de temps en temps applaudir cela au Théâtre-Français. L'oeuvre est immorale et antisociale au possible, et en outre, d'une exécution littéraire véritablement humiliante. Du reste, M. Legouvé, de l'Académie française, y a mis la main.

Le théâtre, en France, s'applique, plus encore que la presse, à la destruction de la famille et de l'ordre social. Le concubinage et l'adultère y figurent carrément, comme de droit commun; la plupart des héros, depuis quelques années, sont des bâtards et des filles-mères; le mariage régulier est le sujet de toutes les dérisions, la paternité le plastron de toutes les turlupinades. J'ai vu une féerie annoncée comme une spectacle innocent, où le père de l'héroïne, coupable de s'opposer aux feux de sa fille, est berné et dindonné depuis la première scène jusqu'à la dernière. Tous les bons ménages de Paris y ont conduit leurs enfants, filles et garçons.

Après la paternité et le mariage, la chose dont le théâtre se moque le plus est la royauté. L'on voit à la fois trois rois, cette année, sur la scène, représentés sous les traits les plus vils et les plus bêtes que leur aient pu donner les génies combinés des poètes et des acteurs, et cela va loin! La charge est même si forte que le public, quoique peu délicat, en témoigne du dégoût; mais il avale tout de même. Le "Théâtre-Français", théâtre impérial, montre son roi idiot. Au théâtre des "Variétés", l'idiot est féroce, et en même temps il est époux et père, et fouetté en ces trois qualités.

Tout cela est visé par la censure. C'est le résultat social du théâtre de Scribe; mais le théâtre de Scribe finira par paraître décent.

LOUIS VEUILLOT.

Les Odeurs de Paris.

ter un terrain à Strathmore à des conditions faciles, en vous adressant à M. George Marcil, 180 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 3791.

Au début de 1912, les hygiénistes, se rappelant avec douleur la véritable hécatombe, — dont ils furent l'année passée les témoins impuissants, — d'enfants morts en bas âge par milliers, se demandent s'ils pourront mieux réussir, durant les douze mois qui vont suivre, à enrayer enfin ce terrible fléau. Beaucoup d'entre eux confessent qu'ils ne sauraient l'espérer à moins d'assurer d'abord à l'enfance une alimentation convenable, c'est-à-dire du lait pur. Toute la question est là. — Le seul moyen que l'on ait trouvé jusqu'ici d'assurer la pureté du lait, c'est, comme on sait, de lui donner une densité égale dans toutes ses parties, de manière à empêcher la coagulation. Or, il n'y a qu'un appareil qui permette, dans l'état actuel de la science, d'en arriver à ce résultat: c'est celui qu'emploie la Compagnie Canadienne des Produits Agricoles pour la fabrication du lait *Laurentia*. — Ce lait, produit de vaches très saines et régulièrement examinées, est apporté aux laboratoires dans des vases propres. Il est immédiatement soumis à des bactériologistes, qui le mettent de côté si le moindre germe douteux y est découvert. La traite est ensuite, séparément, mise dans la machine, qui écrase les parties grasses du lait jusqu'au moment où toutes possèdent la même densité, c'est-à-dire jusqu'au moment où elles sont homogénéisées. De cette manière, le lait ne peut ni tourner ni se gâter, et la crème ne peut se détacher du petit lait, comme cela se fait si vite à cette époque de l'année. Soigneusement bouché, ce lait se conserve indéfiniment. Tous les médecins recommandent le lait *Laurentia*, pour les enfants comme pour les grandes personnes. Il est pur, nourrissant et salubre. Pour les commandes, s'adresser aux bureaux de la Compagnie, 21 rue Saint-Pierre; téléphone: Main 3152.

"L'AME FRANÇAISE"
Compte-rendu de la conférence de M.
LeBraz à l'Alliance Française, par
ROBERT MONVAL

Marcil à la Mairie

Son programme :

Une ville propre.
10 billets de tramway pour
25 cents.

Représentation Proportionnelle.

Un seul homme, un seul vote.

Justice pour tous, sans distinction de race ou de religion.

Maintien du Bureau des Commissaires.

VOTEZ POUR MARCIL :
soyez avec les gagnants.



GEORGE MARCIL

Echevin et Candidat du Peuple à la Mairie.

QUARTIER SAINT-LOUIS

M. J.-B. LAMOUREUX

CANDIDAT.

SON PROGRAMME :

CONTINUER A BIEN FAIRE.

Son passé à l'Hôtel-de-Ville répond de son avenir. Il a combattu de toute ses forces la nouvelle loi des pavages.

S'il est élu, ce sera pour travailler plus fermement que jamais dans les intérêts du Quartier Saint-Louis et de la Ville de Montréal.

COMITÉ :

150-EST RUE ONTARIO

TELEPHONE : EST 2767



L'ECHEVIN LAVALLEE

Candidat à la Mairie

Dans les entrevues qu'il a données aux journaux, l'échevin Lavallée, avec une franchise de bon augure, a déclaré qu'il était en faveur de réformes réalisables, comme par exemple la réduction du pouvoir d'emprunt de la ville de 15 à 12 pour cent — ce qui est le fait d'un administrateur sage et prudent. Ce projet, l'échevin Lavallée l'avait soumis au Trésorier de la Cité, M. Robb, dont l'autorité est incontestable et qui l'a approuvé, approbation flatteuse pour son auteur. En effet, si ce projet devenait loi, il serait des plus avantageux pour la Ville qui, sous forme d'intérêt et d'amortissement, ne paierait pas plus cher qu'elle ne paie d'intérêt actuellement et ce serait le moyen de payer la dette. Tandis que si l'on élevait à 25 pour cent le pouvoir d'emprunt de la Ville, on épuiserait vite les revenus de la Cité.

Avec son expérience pratique, l'échevin Lavallée, en homme qui connaît à fond le fonctionnement des rouages municipaux, déclare loyalement que le fait de promettre aux électeurs dix billets de tramway pour 25 cents est prématuré, personne ne pouvant prédire ce qui adviendra, le moment venu, bien que tout le monde puisse favoriser l'octroi de dix et même douze billets de tramway pour 25 cents.

En ce qui concerne le Bureau de Contrôle, l'échevin Lavallée lui a donné, lors de sa création, tout son appui, ainsi qu'il l'a déjà déclaré aux journaux. A cette fin, il a combattu en faveur de la réduction du nombre des échevins et en faveur de la créa-

tion d'un Bureau des Commissaires ou d'un Bureau des Travaux Publics. Le nouveau système fonctionne depuis deux ans, maintenant, et il est déterminé à en faire l'essai loyal; mais il voudrait voir la loi actuelle appliquée dans son sens le plus large par les élus du peuple. Naturellement, tout système peut avoir ses défauts et même le Bureau de Contrôle: le jour où trois de ses membres se ligeraient ensemble, serait désastreux pour les intérêts de la Ville. Mais, en somme, il appartient au peuple de choisir des hommes d'une probité éprouvée.

L'échevin Lavallée a rappelé aussi la clause de la Charte de la Ville, clause dont il est l'auteur, et qui autorise la Ville de Montréal à faire préparer les plans du tracé des rues pour toute l'île de Montréal. Cela n'implique pas l'ouverture immédiate de ces rues; l'important était de préparer les plans en temps utile, ce qui éviterait à l'avenir les expropriations coûteuses et ferait épargner beaucoup d'argent à la Ville. Bien que la Législature n'ait pas accordé à la Ville tous les pouvoirs qu'elle demandait, attendu que la loi existante exigeait le consentement préalable des municipalités, en même temps la loi était applicable pour commencer et la Ville devrait s'efforcer d'obtenir de plus amples pouvoirs pour faire établir ces plans dans les meilleurs intérêts de Montréal.

Incidentement, l'échevin Lavallée rappela qu'il avait à deux reprises différentes été éliminé de l'ancien Comité des Finances pour n'avoir pas voté avec la majorité. Il rappelle aussi l'époque où il faisait partie du Comité des Finances, sous la présidence de l'échevin L.-A. Lapointe, et où, à sa suggestion, on requit des certificats des chefs des départements de l'eau et des chemins, attestant que les égouts et les tuyaux à l'eau étaient en bon ordre avant d'ordonner le pavage des rues, système actuellement suivi par le Bureau de Contrôle.

Et revenant à la question des billets de tramways, l'échevin Lavallée conclut: Comment est-il possible à quiconque sait ce que comporte l'administration des affaires d'une grande ville de dire qu'il pourra, s'il est élu maire, obtenir dix billets de tramways pour 25 cents? Il y a d'autres conditions à part la question des billets, mais je le répète, pourquoi n'obtiendrait-on pas douze billets si la chose est possible?

La franchise chez un candidat n'est-elle pas pour l'électeur la meilleure garantie d'une honnête administration? L'électorat sait parfaitement que les promesses ne coûtent pas cher; c'est quand il s'agit de les réaliser que la mémoire fait subitement défaut aux prometteurs inconséquents ou peu scrupuleux.

—36

NOUS n'irons pas, pour notre part, jusqu'à insinuer, avec la Patrie de ce temps-là, que M. Lavallée et ses amis étaient des voleurs. Mais il n'y a pas que le vol qui soit

Cependant que le petit vendeur répète: —Pas besoin de chocolats?

L'ordre du jour-modèle est très long. Il ne contient, il est vrai, que des avis de pro-

pas un de nos députés-motards? —Si, mais je prépare aussi mon baccalauréat.

PAUL LOTI,
de l'Académie du Docteur Cho-

M. MARCEL DUGAS

On trouvera aujourd'hui, en deuxième page de l'Action, un article, signé Marcel Dugas, sur lequel nous nous permettons d'attirer tout particulièrement l'attention.

C'est une étude, remarquable à plus d'un égard, sur le livre récent de M. Paul Morin, *Le Paon d'Émail*.

M. Marcel Dugas est un jeune Canadien-Français qui habite depuis quelque temps Paris, où il prépare en ce moment même, à la Sorbonne, son doctorat ès-lettres.

Il écrivit naguère dans l'ancien *Nationaliste*, sous différents pseudonymes (*Turc, Persan*, etc.), des chroniques théâtrales qui furent très remarquées dans le temps, et que beaucoup de nos lecteurs, sans doute, n'ont pas encore oubliées.

Il y a un peu plus d'un an, il partait pour Paris, afin d'y poursuivre des études littéraires à l'Université de France.

Si nous en croyons plusieurs de nos correspondants de là-bas,—et, au surplus, le progrès très certain que marque son article d'aujourd'hui sur ses anciennes chroniques,—il n'y a pas perdu son temps.

Il n'y a pas non plus oublié son pays. Sa thèse de doctorat portera en effet, nous annonçons-t-il lui-même dans une lettre récente, sur la poésie canadienne-française.

De tout cœur, nous souhaitons qu'elle ne lui vaille pas un moindre succès que celui que vient de remporter, dans un autre genre, son ami Paul Morin.

M. Oscar Gladu et M. Rodolphe Lemieux

"Le vrai peut quelquefois..."

C'était quelque temps après le 21 septembre. M. Oscar Gladu, ex-député d'Yamaska, prit un beau matin sa plus belle plume pour adresser à M. Rodolphe Boudreau, ancien secrétaire particulier de M. Laurier, les raisons de son étonnante défaite. D'après lui, s'il avait été battu, c'était la faute à M. Rodolphe Lemieux, qui l'avait "lâchement" abandonné au milieu de la lutte. M. Gladu n'y allait pas de main-morte: "Lemieux" (sic), pour lui, était "un égoïste" (sic), "un traître" (sic), "un sans-cœur" (sic), bref, "un sale cochon" (sic)—pardonnez!

Ayant terminé son éloquente épître, qui ne tenait pas moins de quatre feuillets, M. Gladu la glissa dans une large enveloppe, puis voulut l'adresser.

Seulement, comme il avait encore son Lemieux "su" le *brain*,—ainsi qu'on dit à l'Académie du docteur Choquette,— au lieu de mettre:

M. Rodolphe BOUDREAU,
OTTAWA,

il écrivit:

M. Rodolphe LEMIEUX,
OTTAWA.

Or, cela faisait une petite différence et M. Gladu ne devait pas tarder à s'en apercevoir... Ce ne fut pas en effet M. Rodolphe Boudreau qui reçut la lettre, mais bien M. Rodolphe Lemieux.

Celui-ci l'ouvrit, la lut, la relut, puis la renvoya à M. Boudreau avec ces simples mots:

"J'ai reçu, à mon adresse, la lettre ci-incluse, qui vous était, je crois, destinée. J'ai bien l'honneur de vous la renvoyer.

"Votre, etc.,
"RODOLPHE LEMIEUX".

Voilà là très simple histoire que conta M. Rodolphe Boudreau lui-même, il n'y a pas de cela des mois, à un avocat distingué de Montréal, homme très discret qui s'est naturellement empressé de la répandre aux quatre coins de la ville.

Elle est du reste vraie de tous points, — si vraie que l'Action n'hésite pas un moment à en garantir la rigoureuse authenticité.

"Mépris de Cour"

La *Patrie* (voir numéro du 3 janvier) prête à M. le juge Choquet les déclarations suivantes:

La Cour Juvénile, dont je suis le président et le JUGE SUPREME (SIC), a pour but de circonvenir (SIC) les jeunes enfants prévenus d'une offense quelconque, et leur permettre (SIC) non pas de subir une punition, mais de racheter par leur conduite future, chez un agriculteur (SIC) ou quelqu'un du même genre (SIC) les peccadilles commises, par excès de jeunesse ou de manque de sagesse (SIC).

Ainsi donc, s'il faut en croire la *Patrie*, voilà un juge qui avoue n'avoir d'autre but dans sa carrière que de "circonvenir" les enfants. Belle fonction, en vérité!

Plus que cela, il ajoute, non pas qu'il se propose "DE leur permettre", mais bien "qu'il a pour but... LEUR permettre" de se racheter; ce qui, on l'avouera, est encore plus étrange, — même pour un juge.

Mais, "se racheter" de quoi? allez-vous dire. — Attendez un peu... "Se racheter" de "peccadilles commises par excès... de manque de sagesse". N'est-ce pas épatant? comme aurait dit feu M. de Vogue, n'est-ce pas épatant, même pour un juge "suprême" — "le juge suprême de la Cour Juvénile"?

—Mais où voulez-vous qu'ils "se rachètent" de ces "peccadilles"? demande encore le lecteur de l'Action. — Dame! mais... "chez un agriculteur OU QUELQU'UN DU MEME GENRE", cela s'impose, voyons!

...Cela s'impose tellement, en effet, qu'ici le bon lecteur, confondu, n'ose plus souffler mot.

Avouons qu'il y a de quoi! Vit-on jamais, en effet, un juge parler de telle sorte? — Après cela, il ne reste plus aux bons citoyens soucieux, comme nous, de l'honneur de la magistrature, qu'un espoir possible: c'est de voir le directeur de la *Patrie* traduit au plus vite devant M. Choquet pour *mépris de Cour*, et proprement condamné à six mois de prison.

Il y a assez longtemps que l'on se moque des juges, dans notre pays!

LES TRIBUNAUX COMIQUES

Ce genre fameux des *tribunaux comiques*, créé en France par M. Jules Moineaux, repris et développé au Canada, tout le monde sait avec quel brio, par notre ancien collaborateur P.-M. B., n'a pas fourni, depuis qu'il existe, un petit nombre de situations drôlatiques.

Nous doutons fort pourtant qu'il en ait jamais produit de plus amusante que celle dont on fut témoin l'autre semaine à Montréal même, en Cour du Recorder.

Un de ces pauvres diables sans feu ni lieu comme il en existe tant dans notre prospère pays, et qui ont accoutumé, chaque hiver, de se faire envoyer en prison pour y passer les froids, comparaisait devant Son Honneur M. Dupuis.

Ne trouvant rien de mieux à faire pour s'attirer une condamnation *raisonnable*, il avait tout simplement dérobé deux pots de peinture dans le premier magasin venu.

Tout de suite, le recorder flaira son homme: évidemment cet individu n'avait eu d'autre objet, en faisant ce mauvais coup, que de se mettre à l'abri pour l'hiver,—à l'abri du froid et de la faim.

—Vous vous avouez coupable? lui demanda-t-il.

D'une voix sourde, le prévenu avoua:

—Coupable.

—Mais dites-nous au moins la raison de votre acte... Pourquoi preniez-vous cette peinture?

De la même voix cavernieuse et sans expression, le malheureux répondit:

—C'était pour peindre le plafond du Champ de Mars, Votre Honneur.

Un profond silence se fit, à peine interrompu, dans le fond de la salle, par quelques éclats de rire étouffés. Puis M. Dupuis, se penchant vers le prévenu, lui demanda très tranquillement:

—Trois mois pour vous "échafauder", ça serait-il assez?

Ici, la voix de l'individu se fit soudain pleine et sonore:

—Ça, c'est correct! s'exclama-t-il.

Moralité: qui ne veut pas de la faim, veut les moyens.

Fille à Marier

(Monologue pour jeune fille)

(Le piano, après un allegro brillant, joue un air mélancolique qui va peu à peu se rapprochant de la mélodie de la chanson *Que fais-je là?*... Pendant ce temps, la demoiselle (costumée en vieille fille) entre lentement et salue avec un air ennuyé. Puis elle chante (air connu):

*Que fais-je là triste et pensive,
Dans mes quatre murs enfermée?
Mon âme rêveuse, craintive,
N'a donc plus soif d'air parfumé?
Au souvenir de si doux charmes,
Que cœur ne s'ouvre à deux battants?
Que fais-je là les yeux pleins de larmes?
J'attends! J'attends! J'attends!*

(Parlé.) Vais-je vous dire son nom? Et pourquoi pas? Il s'appelait Clodomir... Un joli nom, après tout... si joli que je n'ai pu l'oublier. Il y a de cela bien longtemps... Il vint un soir d'hiver. Tenez, je ne me trompe pas, c'était justement le jour des Rois.

Ce qu'il advint ce soir-là?... Voici plutôt l'incident:

(Elle imite la voix et le geste d'un monsieur un peu gris.)

—Comme ça, mademoiselle, qu'il me dit bien gentiment, vous êtes toujours décidée à coiffer le bonnet de sainte Catherine?

—Le bonnet de sainte Catherine? Et pourquoi donc, monsieur?

—Parce que... parce que... mais parce que vous ne voulez pas...

—Non, monsieur, je ne veux pas!!...

—Alors je m'en vais.

—Partez!

Il y avait tant de résolution dans ma voix, qu'il partit, le pauvre garçon... Il partit, avec un air... comment dirais-je?... avec un air bête: c'est le mot.

Vous riez, vous autres?... Eh bien, je vous laisse à juger: qu'auriez-vous fait à ma place?

Un baiser, c'est peu de chose, comme dit la chanson. Ce n'est assurément pas le *oui* sacramentel... mais enfin, quand on le donne, c'est bien aussi une petite part de son cœur que l'on donne. Et voilà tout juste ce que je n'ai pas voulu donner.

Ai-je eu tort ou raison?

Je crois que j'ai eu raison.

Je resterais probablement vieille fille... Quel mal y a-t-il à cela? Mon cavalier, lui, restera bien sûrement vieux garçon... Si c'est un dédommagement!... Il ne l'aura pas volé.

Il eût été doux cependant d'avoir un beau petit mari... Il y en a tant qui sont laids! C'eût été bien mieux, mais... Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours un *mais* quand le bonheur vous sourit?... Tenez, il faut avoir vécu quarante-deux ans de sa vie pour savoir cela. C'est déjà quelque chose que l'expérience: j'en suis fière... et cette fois, je puis bien vous le dire, je l'ai échappé belle! (Avec animation)... L'heureuse situation, vraiment, que de de-

venir la femme légitime d'un mari... — comment dirais-je? — d'un mari illégitime! C'est le mot! "Figurez-vous" qu'un jour, je me suis aperçu que je n'étais pas la seule fréquentée... Monsieur avait des amies... faisait des visites assidues aux quatre coins du quartier... Monsieur Clodomir, enfin, aimait d'amour *Mademoiselle la Bouteille!* Tenez, j'enrage encore rien que d'y penser! Avoir eu pour rivales toutes les demoiselles cirées et cachetées de la buvette d'en face!!!

Dites-moi maintenant qu'il ne faut pas se défier de ces grands garçons qui vous arrivent de loin, sans son ni maille... beaux... gentils... un peu de barbe au menton... une jolie moustache frisée... et puis des yeux... des yeux qui vous regardent comme pour vous manger! Eh bien! non, je n'ai pas voulu être mangée... ni battue, le soir de mes noces! Il était donc venu, ce soir-là, la démarche chancelante, la mine abattue. D'où sortait-il? Grand Dieu! je le devinais bien vite: de chez ses amies du coin... Que voulez-vous... il avait bu, sans doute pour se donner du courage et de l'esprit... (Elle imite l'ivrogne, ton et geste.)

—Bon... bonjour, mademoiselle!

—Bonsoir, monsieur! (C'était le soir).

—Mam'selle, j'ai... j'ai un petit secret à...

à... à vous dire.

—Oui, et qu'est-ce que ce secret?

—Mam... mam... mam'selle... c'est que je... je... je vous aime!

—Vous m'aimez, vraiment! et après?

—Ma... man... mam'selle... c'est que je... eu... eu... vous embrasserais.

—Si je voulais. Et après?

—A... a... a... après, si... si vous voulez encore, on... on s'aurait pour toujours...

—Mais, c'est que je ne veux pas du tout!

—Et... et... pourquoi, ma... man... mam... mam'selle?

—Pourquoi? Parce que je veux un homme pour mari, et que vous êtes... (J'allais lui dire un gros mot.)

—Di... di... dites, mam'selle... Croyez-vous que je n'ai pas d'argent? Te... te... tenez, j'ai encore cinq piastres... J'en... avais plus... se, mais, vous savez la vie... ça... coûte cher... sans foyer... sans famille... avec les amis... (Ricanant) avec les lousps... il... faut hurler...

—Assez, assez, monsieur. Allez, je vous prie, hurler chez vous; c'est ce que vous avez de mieux à faire... pour le moment. Je n'ai pas l'âge d'une fillette et à vingt ans j'ai la peau encore trop tendre pour me faire secouer les pouces par un gaillard comme vous...

Et vous savez le reste... le Partez décisif...

Et c'est ainsi, mes amis, que je suis encore fille... vieille fille... parce que je n'ai pas voulu, un soir d'automne, embrasser Clodomir, qui revenait de voyage pour m'épouser.

Dites maintenant si je ne suis pas *malchanceuse!* En est-ce, de la déveine, dans la vie, que d'avoir un cœur affectueux et de le garder toujours quand on voudrait tant le donner pour le dévouement jusqu'à la mort?

Si donc vous lisez dans le *Devoir* cette annonce:

"Une fille qui a coiffé le bonnet de Sainte-Catherine, ayant déjà trouvé, demande... un bon mari..." vous saurez que c'est moi la pauvre fille à marier!

Tout de même... il avait bonne mine!... (Une pause). Mais hélas! il n'avait pas de cœur!

Je ne me révolte pas contre le sort! (Chantant.)

J'attends! J'attends! J'attends!

(Parlé.) J'attendrais peut-être encore longtemps!... Que voulez-vous? Les bons partis sont rares, depuis qu'il y a tant d'ivrognes!... Et voilà peut-être pourquoi il y a de nos jours tant de filles à marier.

(SALUT.)

C. D. et P. G.

Après notre ami Armand Lavergne, — heureusement "réchappé" — voici Madame Curie qui va subir, elle aussi, une opération pour l'appendicite. Ces deux seules faits suffiraient bien à montrer, s'il en était besoin encore, que l'appendicite n'a pas cessé d'être à la mode. Ils font voir également que tous les "humains", comme on dit à l'Académie du docteur Choquette, sont sujets à la maladie. Il existe néanmoins quelques rares privilégiés qui semblent à l'abri de ces épreuves. De ce nombre est notre ami J.-B.-D. Légaré, qui, depuis que nous le connaissons, s'est toujours porté le plus admirablement possible, du jour de l'an à la Saint-Sylvestre. C'est ce que vous diront tous ses nombreux clients, qui, pour cette raison, sont toujours certains de le trouver à ses bureaux, 11 rue Saint-Jacques. — J.-B.-D. Légaré, courtier d'immeubles; téléphone: Main 6629.

PROVINCE DE QUÉBEC
DISTRICT DE MONTRÉAL } COU? SUPÉRIEURE
No 2106

Dame SALOMÉE BROUSSEAU, de la Cité et du District de Montréal, épouse commune en biens de JOSEPH LALLIFR-MARCHE-TERRE, commerçant, du même lieu, a, ce jour, institué une action en séparation de biens contre son dit époux.

Montréal, le 10 novembre 1911.
LAVALLÉE, DELFAUQUE & HENSMARIS
Avocats de la demanderesse.

Nos Intellectuels

Et ceci se passait dans des temps très anciens...

M. Rodolphe Lemieux était alors ministre fédéral et il avait convié, un beau soir, à sa table, une douzaine et demie de députés et journalistes ministériels. Il y avait là l'illustre aliéné de Témiscouata: M. Charles Gauvreau, M. Jos. Turcotte, ex-député du comté de Québec, M. Ch.-Avila Wilson, M. Pius Michaud, de Westmoreland, dans le Nouveau-Brunswick, M. Gladu, M. Fernand Rinfret, etc.

Au dessert, la conversation tomba soudain sur la littérature. Vous pensez si le sujet était de nature à inspirer l'aliéné de Témiscouata, le député d'Yamaska, le directeur du *Canada*, — et tous ces gens-là!

Ce fut naturellement l'aliéné (1) qui parla le premier.

Quand il eut fini, il se produisit un grand silence, fait à la fois d'étonnement et d'admiration.

Puis M. Joseph Turcotte éleva la voix.

—Moi, dit-il, j'aime bien les classiques, à la rigueur, mais c'est surtout des romantiques que je raffole. Hugo, Musset, Lamartine, au moins, parlez-moi de ça! Voilà des gens qui avaient du style! Sans me vanter, je passe mes nuits à les relire.

—Pour moi, interrompit ici l'aliéné, c'est Musset, mon homme! A lui seul il vaut les trois autres ensemble.

—Pardon, fit doucement M. Turcotte: moi j'opinerais plutôt (sic) pour Lamartine. Ainsi, tenez, pour les mieux juger, prenons un même sujet qu'ils aient traité tous trois,—par exemple ce thème: revoir les lieux où l'on a aimé... Eh bien! je prétends qu'il n'y a pas un poète là-dessus qui se soit montré aussi fort que Lamartine.

—C'est à savoir! interjeta M. Gauvreau.

—Écoutez, reprit sur un ton péremptoire M. Turcotte, je relisais encore hier soir le *Lac* de Musset et cette pièce de Victor Hugo que je connais presque par cœur mais dont j'oublie le titre en ce moment: eh bien! je vous assure que c'est loin de valoir le *Souvenir d'Olympio* de Lamartine.

En vain M. Rodolphe Lemieux, que la politesse d'ailleurs en empêchait, aurait-il voulu rappeler à M. Turcotte que le *Lac* est de Lamartine et non pas de Musset; que la *Tristesse d'Olympio* (et non pas le *Souvenir d'Olympio*, périlleuse confusion avec le *Souvenir* de Musset!) est de Victor Hugo et non pas de Lamartine, M. Turcotte n'en aurait pas moins continué d'expliquer à ses collègues ébahis les beautés de la littérature romantique, et de ces poètes qu'il connaît si bien...

M. Rodolphe Lemieux d'ailleurs se taisait, et même aussi M. Fernand Rinfret.

...Cependant qu'au bout de la table M. Pius Michaud et M. Wilson, d'un air entendu, hochaient tous deux la tête en signe d'approbation.

(N.-B. — Pour une histoire inventée, cette petite anecdote ne vaudrait assurément pas grand'chose. Elle est — hélas! — strictement authentique: c'est ce qui en fait le mérite — et aussi la tristesse.)

M. Paul Bourget, de l'Académie française, (ne pas confondre avec M. Pierre Bourget, de l'Académie du docteur Choquette), vint au Canada, comme on sait, voilà quelque dix ans.

A Montréal, on lui présenta, comme de raison, toutes les notabilités du négoce, de l'industrie, de l'art (sic), de la science (re-sic) et de la littérature (trois fois sic).

Il connut donc M. L.-O. David, auteur de plusieurs ouvrages fameux et greffier de la Ville.

—Vous êtes homme de lettres, dit M. David à M. Bourget. C'est une belle chose... Mais, — vous allez me trouver sans doute bien curieux, — quelle est votre profession (sic)?

—Ma profession? (L'air tout étonné.) Je suis écrivain.

—Oui, je comprends. Mais je veux dire: que faites-vous pour vivre? Moi aussi, vous savez, j'écris, mais... mais ça coûte bien cher. Heureusement, voyez-vous, j'ai une carrière à part ça: je suis greffier. Sans ça... Je suppose que chez vous ça doit être un peu la même chose...

(N.-B. — Avons-nous besoin d'ajouter que nous ne croyons pas un mot de cette histoire: elle est trop vraisemblable pour être vraie.)

A peu près vers le même temps que M. Paul Bourget, M. Ferdinand Brunetière — il ne devait hélas pas résister bien longtemps à ce coup — visitait le Canada.

A Montréal il lui arriva de se rencontrer un soir face à face avec M. le sénateur Forget.

—Vous êtes de Paris? lui dit M. Forget. Alors vous connaissez sans doute Clovis Hughes (prononcez *louze*)?

—Clovis... qui? dit M. Brunetière.

Le brave sénateur voulait tous simplement parler de Clovis Hughes.

ZIZI PANPAN.

(1) NOTE POUR LE JUGE.—Nous disons ici de M. Gauvreau qu'il est un aliéné, le jugeant uniquement sur ses sonnets.